Dostoïevski et Dieu

la morsure du divin

Louis Allain

PRESSES UNIVERSITAIRES DE LILLE

80
24

Dostoïevski et Dieu

85

8° R
87449

80

LOUIS ALLAIN

DOSTOÏEVSKI ET DIEU

LA MORSURE DU DIVIN

PRESSES UNIVERSITAIRES DE LILLE

DL-16-03-1982-07774

Allain (Louis). – Dostoïevski et Dieu : la morsure du divin / Louis Allain.
Lille : Presses Universitaires de Lille, 1981. - 114 p. ; 16 x 24 cm
ISBN 2-85939-186-X
– DOSTOIEVSKI (Fiodor) / Dieu
– 882.

© Presses Universitaires de Lille, novembre 1981
ISBN 2-85939-186-X

Livre imprimé en France

Chapitre I

Comment croire ?

Dostoïevski a été toute sa vie malade de Dieu. La morsure du divin s'inscrit en creux dans sa chair et dans son oeuvre. Tout le problème est, précisément, qu'il s'agit d'une morsure, d'une blessure plus que d'une présence palpable, forte et permanente de Dieu. Dostoïevski porterait-il les stigmates de la foi sans posséder la plénitude de la foi elle-même ?

Dans sa lettre à Apollon Maïkov du 25 mars 1870, Dostoïevski, faisant la présentation de sa nouvelle oeuvre écrit :

> Le titre général du roman est *La Vie d'un Grand Pécheur.* [...] La principale question qui sera développée dans toutes les parties est celle-là même qui, consciemment ou inconsciemment, m'a torturé pendant toute ma vie : l'existence de Dieu. Le héros tout au long de sa vie est tantôt athée, tantôt croyant, tantôt fanatique et sectaire, tantôt encore athée .

A peine déferré de ses chaînes, Dostoïevski avait avoué à Madame Von-Vizine dans sa lettre de fin février 1854 :

> Je vous dirai à mon sujet que je suis un enfant du siècle, enfant de l'incroyance et du doute jusqu'à ce jour, et le serai même (je le sais) jusqu'à la tombe. Que de souffrances effrayantes m'a coûtées et me coûte aujourd'hui cette soif de croire, qui est dans mon âme d'autant plus forte qu'il y a davantage en moi d'arguments contraires.

Fiodor Mikhaïlovitch, lorsqu'il parle de sa foi, en souligne généralement le côté douloureux, difficile :

> L'inquisiteur et le chapitre sur les enfants. Eu égard à ces chapitres, vous auriez pu me considérer au moins sous l'angle scientifique, mais pas avec une telle morgue sur le plan de la philosophie, bien que la

philosophie ne soit pas précisément ma spécialité. Même en Europe, il n'y a pas et *il n'y a pas eu* une telle force dans les *objections* de l'athéisme. Ce n'est donc pas comme un gamin que je crois au Christ et que je pratique son culte ; au contraire mon hosanna est passé à travers un grand alambic de doutes, ainsi que le dit chez moi, dans ce même roman, le diable. Mais voilà, vous n'avez peut-être pas lu les *Karamazov* : ça, c'est une autre affaire et, en ce cas, je vous demande pardon [1].

Grâce à l'auteur des *Frères Karamazov*, l'athéisme a acquis enfin en Europe ses lettres de noblesse :

> Ivan Fiodorovitch est profond, il n'est pas comme ces athées de maintenant qui ne font que démontrer dans leur incroyance l'étroitesse de leur vision du monde et la stupidité de leurs compétences bornées [2].

L'athéisme, le véritable athéisme et la foi, la véritable foi, sont contigus et cette double proposition est réversible. Commentant la signification spirituelle de la figure de Kirilov dans *Les Démons*, Dolinine constate avec beaucoup de pénétration et de finesse :

> Il convient peut-être d'attirer aussi l'attention sur le fait que l'un des personnages les plus positifs des *Démons*, situé à cette limite ultime de l'incroyance, au-delà de laquelle, selon la pensée de Dostoievski, commence la foi ardente et véritable, a reçu le nom porté dans le siècle par Tikhone : Kirilov [3].

Tikhone parle précisément avec le plus grand respect de l'athéisme, comme moment dialectique non antagoniste du sentiment religieux, à l'opposé de l'indifférence :

> ... L'athéisme complet est plus respectable que l'indifférence des gens du monde. [...] L'athée parfait occupe l'avant-dernier échelon qui précède la foi parfaite (fera-t-il ou non ce dernier pas, ceci est une autre question) ; l'indifférent, au contraire, n'a aucune foi mais uniquement une mauvaise crainte, par moments et s'il est un homme sensible. [...] Vous avez lu l'Apocalypse ? [...] Tikhone récita le passage :
> "Et écris à l'Ange de l'Eglise de Laodicée :
> Voici ce que dit l'Amen, le témoin fidèle et véridique, le principe de la création de Dieu :
> Je connais tes oeuvres : tu n'es ni froid ni chaud ! Oh ! si tu étais froid ou chaud ! Mais parce que tu es tiède, et que tu n'es ni froid, ni chaud, je te vomirai de ma bouche" [4].

A Kirilov, précisément, qui croit avec passion que Dieu n'existe pas ("Dieu est la souffrance de la peur de la mort. [...] Il n'existe pas, mais Il est" – *Les Démons*, I, III, 8), il manque une goutte d'incroyance ("tant que l'homme demeurera dans son état physi-

que actuel – j'y ai beaucoup réfléchi – il lui sera absolument impossible de se passer de l'ancien Dieu" – III, VI, 2).

Ce fait (qu'il manque à Kirilov une goutte d'incroyance) est symboliquement illustré à deux reprises dans le roman :

La première scène oppose Stavroguine et Kirilov :

> – Ne serait-ce pas vous, par hasard, qui avez allumé la veilleuse devant l'icône ?
> – Oui, c'est moi.
> [...]
> Stavroguine, l'air sombre, le considérait avec une sorte de dégoût, mais sans la moindre ironie.
> – Je parie que la prochaine fois que je viendrai vous croirez déjà en Dieu, dit-il en se levant et en prenant son chapeau...
>
> (II, I, 5)

La deuxième scène met aux prises Piotr Stépanovitch et le même Kirilov :

> ... Il n'y a rien de caché qui ne se sache. C'est *Lui* qui l'a dit. Et il désigna avec une sorte d'exaltation fébrile l'image du Sauveur devant laquelle brûlait une veilleuse. Piotr Stépanovitch devint furieux.
> – Alors vous croyez encore en *Lui* et vous allumez une veilleuse. A tout hasard, peut-être ?
> Kirilov garda le silence.
> – M'est avis que vous croyez encore plus qu'un pope.
>
> (III, VI, 2)

A Chatov, tout à l'opposé, ce n'est pas une goutte d'incroyance, mais une goutte de foi qui manque ; à la question "fatale" de Stavroguine : "Je voulais simplement savoir si vous croyez ou non en Dieu", il se voit contraint de répondre avec trouble et bégaiement :

> – Je crois à la Russie, je crois à son orthodoxie... Je crois au corps du Christ... Je crois que le second avènement aura lieu en Russie... Je crois..., balbutia Chatov hors de lui.
> – Et en Dieu ? en Dieu ?
> – Je ... croirai en Dieu.
>
> (II, I, 7)

Cette accumulation répétitive du verbe "croire" est significative et révélatrice : la pluralité des éléments ou des raisons de la croyance ruine la croyance dans ce qu'elle doit avoir de simple, d'unique et de spontané, hors toute autre considération, hors tout autre contexte. Le seuil qui sépare Chatov de la foi véritable est à la fois très proche et incommensurablement éloigné.

De Kirilov ou de Chatov qui est le moins athée et qui est le plus croyant ? Chacun d'eux témoigne en tout cas, à sa manière, de la

justesse profonde de la théorie du diable des *Frères Karamazov* : "Les doses homéopathiques sont peut-être les plus fortes" – (IV, XI, 9). Le calcul du diable est des plus simples et des plus raffinés à la fois :

> – ... Avoue donc que tu crois, ne serait-ce que pour un dix-millième... [...] Sachant bien que tu as une goutte de croyance en moi, je t'ai glissé en douce, une bonne fois de l'incroyance en te racontant cette anecdote. Je te conduis constamment entre la foi et l'incroyance ; j'ai mon but. C'est une méthode nouvelle : en effet, dès que tu auras cessé de croire en moi, tu te mettras immédiatement à m'assurer que je ne suis pas un songe et que j'existe [...] C'est alors que j'aurai atteint mon but. Et mon but est noble : je ne jetterai en toi qu'une graine de foi, une graine minuscule, mais il en sortira un chêne, et un chêne tel que tu aspireras même à entrer dans la phalange des "pères du désert" et des "femmes pures", vu que tu en as une grande, grande envie, dans le secret de ton âme. Tu mangeras des sauterelles, tu te traîneras dans le désert pour y faire ton salut.
>
> *(Ibid.)*

Pourquoi donc le diable pousse-t-il vers Dieu une âme qu'il pourrait au fond empocher tout de suite ? C'est pour la ramener plus sûrement plus tard dans ses filets avec de la valeur "ajoutée" :

> – Et t'est-il arrivé déjà de tenter certains de ceux-là, de ceux qui mangent des sauterelles et prient dans le désert des dix-sept années entières, tout couverts de mousse ?
> – Mon cher, je n'ai fait que cela. On en oublie le monde entier, tous les mondes existants, pour s'accrocher à l'un de ceux-là, parce que le diamant est vraiment de prix : une âme de ce genre vaut une constellation. Oh, nous avons notre propre arithmétique. La victoire est chère ! Tu ne me croiras pas, mais je te jure que certains d'entre eux ne te sont pas inférieurs par l'intelligence : ils peuvent plonger le regard simultanément dans de tels abîmes de foi et d'incroyance que vraiment, il semble parfois qu'un cheveu seulement les retient d'y plonger...
>
> *(Ibid.)*

Chatov et Kirilov sont deux hypostases de la personnalité religieuse de Dostoïevski ; ils constituent les deux plateaux d'une balance dont le fléau serait tenu par Stavroguine : "Quand Stavroguine croit, – dit Kirilov dans *Les Démons* –, il ne croit pas qu'il croit. Et quand il ne croit pas, il ne croit pas qu'il ne croit pas" (III, VI, 2).

L'éternelle présence de la "dose homéopathique" fait que dans les deux cas, il ne peut ni croire absolument, ni absolument ne pas croire.

Sur cette psychologie assez particulière de la foi, le diagnostic du starets Zossima et celui du diable concordent assez bizarrement dans *Les Frères Karamazov* ; curieusement, ce diagnostic commun a des connotations sociales :

> – Cette pensée [explique le starets Zossima à Ivan Karamazov] n'a n'a pas encore trouvé de solution dans votre coeur et elle le tourmente ; mais celui qui souffre aime parfois se divertir de son désespoir, et il le fait de désespoir également. Vous aussi, pour le moment, vous vous divertissez par désespoir avec vos articles et vos discussions mondaines, sans croire vous-même à votre dialectique et en riant d'elle au fond de vous-même, non sans douleur toutefois... Cette question n'est pas résolue en vous (c'est là votre souffrance), et elle exige une solution.
> – Et pourra-t-elle être résolue un jour en moi ? Résolue dans le sens positif ? continuait à questionner étrangement Ivan Fiodorovitch en regardant toujours le starets avec un sourire inexplicable.
> – Si elle ne peut l'être dans le sens positif, elle ne pourra jamais non plus l'être dans le sens négatif, vous connaissez vous-même cette particularité de votre coeur ; et c'est de là que naît sa souffrance.
>
> (I, II, VI)

C'est sur cette notion de souffrance qu'enchaîne le diable à l'autre bout du roman :

> Mais les hésitations, mais l'inquiétude, mais la lutte entre la foi et l'incroyance sont quelquefois un tourment tel pour un homme à la conscience développée, un homme comme toi, que mieux vaut se pendre.

Derrière l'analyse du diable et celle du starets Zossima, on voit se profiler une autre analyse, déjà faite par l'auteur du *Sous-sol* :

> ... l'antithèse de l'homme normal, c'est-à-dire l'homme archi-conscient et sorti non pas du sein de dame Nature, c'est évident, mais d'un alambic...
>
> (I, III)

> L'excès de conscience est une maladie, une véritable, une intégrale maladie. Pour les usages de la vie courante, l'on aurait plus qu'assez d'une conscience humaine ordinaire, c'est-à-dire de la moitié, du quart de la portion qui revient à l'homme évolué de notre malheureux XIXe siècle, frappé par-dessus le marché du double malheur de résider à Saint-Pétersbourg, la ville la plus abstraite et la plus préméditée du globe terrestre. (Il y a des villes préméditées et d'autres qui ne le sont pas).
>
> (*Ibid.*, I, II)

Dostoïevski a sans doute été l'un des premiers à poser la question de la foi dans sa dimension à la fois individuelle, sociale et historique, témoignant indirectement par là même, à son propre

CHAPITRE VIII

LES ESPECES DU DIVIN
ANTHROPOMORPHISME OU EGOMORPHISME ?

1. Voltaire, *Epître à l'auteur du nouveau livre des Trois Imposteurs*, 22.
2. LIT. NAS., T. 83, pp. 246-247 (*Carnets* de 1864-1865).
3. *Ibid.*, p. 247.
4. LIT. NAS., T. 83, p. 174.
5. Dostoïevski, L. I, p. 58.
6. O.C., T. X, pp. 198-200.
7. Dostoïevski, L. II, p. 31.
8. *Ibid.*
9. O.C., T. VIII, p. 184.
10. Dostoïevski, L. II, p. 364 (Lettre à Strakhov du 18 mai 1871).
11. J.E. 1873, p. 9.
12. O.C., T. XIV, p. 239.
13. LIT. NAS., T. 83. p. 676.
14. O.C., T. VIII, pp. 379-380.
15. O.C., T. X, p. 35.
16. O.C., T. VIII, pp. 21, 51, 56.
17. *Les Démons*, éd. Bibliothèque de la Pléïade, p. 717.
18. J.E. 1873, p. 129.
19. O.C., T. X, p. 449.
20. LIT. NAS., T. 83, p. 174.
21. Dostoïevski, L. III, pp. 212-213 (Lettre à V.A. Alexéïev du 7 juin 1876).
22. LIT. NAS., T. 83, p. 174.
23. Voltaire, *Volney, Les Ruines*, chap. 12.
24. LIT. NAS., T. 83, p. 174.
25. *Discours sur Pouchkine*, J.E. 1880, pp. 387-390. Dostoïevski cite ici un extrait de la poésie de Tiouttchev :

    Ces hameaux misérables, cette nature indigente...

    (1855)